

Article

« Rêve et pluralité des transferts »

Christian Seulin

Filigrane : écoutes psychanalytiques, vol. 16, n° 2, 2007, p. 27-39.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016919ar>

DOI: 10.7202/016919ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Rêve et pluralité des transferts

christian seulin

La dynamique de la cure oscille entre faire advenir la fonctionnalité réciproque des processus primaire et secondaire et révéler un contenu inconscient. Le rêve est le témoin de cette dialectique et apparaît pour l'auteur comme un mode d'expression de transferts multiples. C'est le travail autour du rêve d'une patiente en analyse qui illustrera ce point de vue. Pourront être repérés le transfert déformé des désirs et souvenirs inconscients dans le champ de la conscience et les transferts sur l'objet analyste qui peuvent être pluriels. Ces transferts reflètent l'actualisation du passé et de l'infantile mais aussi la structure de l'élaboration pulsionnelle dans son lien aux objets. Enfin, sera suggéré le transfert figuré du degré d'appropriation de la fonction analytique. Histoire infantile, histoire de la cure et structure trouvent ainsi à se représenter.

Dans notre clinique contemporaine, de nombreux auteurs insistent sur les conditions de restauration d'une topique fonctionnelle et d'un travail de symbolisation. Assez récemment, T. Ogden (2005) a proposé de définir ainsi le but de la cure : il s'agit de parvenir à rêver les rêves « inrêvés » ou interrompus de l'analysant. Dans ce but, l'analyste met sa psyché au service de son analysant afin de constituer un couple de psychés (le tiers analytique selon l'auteur) à même d'effectuer ce travail.

Nous ne saurions pour autant, à côté de cet objectif de restauration d'un inconscient dynamique et d'un travail du rêve, support de la fonctionnalité réciproque des processus primaires et secondaires, perdre de vue l'existence d'un inconscient constitué, où se lient désirs et traces mnésiques, dont l'accès par l'interprétation du rêve reste la voie royale. Rappelons ici pour mémoire, que Freud en 1937 (*Constructions dans l'analyse*) mentionne le retour de souvenirs par le rêve, en un temps de son œuvre où il se heurte aux problèmes soulevés par des cas que nous nommerions aujourd'hui difficiles.

Il me semble donc que la cure oscille sans cesse dialectiquement, y compris dans les pathologies non névrotiques, entre deux buts : restaurer la fonctionnalité de l'inconscient dynamique et révéler le contenu de l'inconscient constitué.

Le pivot de cette dialectique, en même temps que son moteur, est l'axe transféro-contre-transférentiel, à même d'initier une relance différenciée des processus psychiques et d'activer le travail de mémoire par le levier de l'interprétation.

La dynamique optimale de la cure permet l'élaboration pulsionnelle grâce à l'objet de transfert et à son apport transformatif issu du travail du contre-transfert. À cette spirale différenciatrice des mouvements internes de l'analysant se conjoint une dynamique historisante permettant les retrouvailles des traces mnésiques comme des souvenirs. L'ensemble concourt à un effet d'appropriation subjective d'une dynamique pulsionnelle inscrite dans l'histoire et ouverte sur un devenir.

Le rêve va apparaître indicatif de l'évolution de la dynamique pulsionnelle et des défenses au fil de la cure. Il sera le témoin actuel des enjeux transféro-contre-transférentiels dans leurs liens à l'histoire. L'ici et maintenant du rêve de transfert ne devant, métapsychologiquement, être pensé qu'en référence à l'ailleurs autrefois avec quelqu'un d'autre. L'inoui et le créé de la cure, fruit de la dynamique transféro-contre-transférentielle, se révèlent un toujours déjà-là potentiel. Le rêve dans la cure ne peut donc être pensé et analysé en dehors de la dynamique transféro-contre-transférentielle mais en même temps, le travail d'élaboration et le désir inconscient appartiennent en propre au rêveur. Freud l'exprime ainsi dans son *Introduction à la psychanalyse*.

« On peut suggérer au rêveur l'objet de son rêve, mais il est impossible d'agir sur ce qu'il va rêver. Le mécanisme du travail d'élaboration et le désir inconscient du rêve échappent à toute influence étrangère » (Freud, 1916-1917,223).

Les transferts repérables dans l'activité onirique vont devoir être pensés tout à la fois comme transferts sur l'objet et comme transferts énergétiques dans l'intrapsychique d'un système à l'autre. Ces modes de transferts ont été décrits par Freud dans *L'interprétation des rêves* (1900)

« ... la représentation inconsciente ne peut, en tant que telle, pénétrer dans le préconscient [...] elle ne peut agir dans ce domaine que si elle s'allie à quelque représentation sans importance qui s'y trouvait déjà, à laquelle elle transfère son intensité et qui lui sert de couverture. C'est là le phénomène du transfert... » (Freud, 1900, 478-479)

Mais à la lumière de la clinique, il convient d'envisager que ces transferts dans l'intrapsychique dépassent le cadre de l'expression en processus primaire avec la figurabilité, le déplacement et la condensation comme celui de l'élaboration secondaire.

Pouvons-nous d'ailleurs systématiquement postuler que le matériau amené par un analysant dans la cure et qu'il nomme un rêve correspond à un réel travail de rêve dans l'intrapsychique ? Nous savons bien que l'activité psychique nocturne, qui ne recouvre pas seulement le rêve mais englobe aussi le cauchemar, les terreurs nocturnes, le somnambulisme, est un champ d'expression du ça qui déborde les domaines du refoulé, du moi et du surmoi. Le travail du rêve s'y trouvera très limité, absent ou mis en échec. À ce titre, les transferts, ici entendus comme des modalités de déplacement énergétique et perceptivo-moteur, vont être de registres et de niveaux différents, de même que le contenu de cette activité mentale ne sera pas de façon univoque le domaine du retour de l'infantile et du refoulé. On peut songer aux rêves de la névrose traumatique, reproduction fidèle d'une perception

du passé. Le retour pourra porter sur des traces traumatiques d'un temps pré-verbal, sur des motions pulsionnelles inélaborées court-circuitant le moi, sur la répétition évacuatrice de scènes perçues actuelles.

La fonction du rêve verra prévaloir l'accomplissement du désir ou bien la répétition traumatique, mais pourra aussi, comme l'a montré W. Bion dans la psychose, être au service d'une expulsion, l'appareil psychique fonctionnant comme un muscle dans ce cas.

Chez un même individu, il est possible de rencontrer au cours du traitement différents types d'activités psychiques nocturnes, dont le surgissement n'est pas sans lien avec les achoppements de la dynamique transféro-contre-transférentielle.

Il se peut aussi que des registres différents du transfert sur l'objet s'expriment dans un même rêve, ce que révèle certes l'interprétation du rêve mais qui se trouve déjà inscrit dans la forme et la construction du rêve manifeste. Freud, en 1933 (*Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*) écrit à propos des rêves en plusieurs parties :

«Le nombre de ces parties correspond souvent à tout autant de centres séparés de la formation des pensées dans les pensées latentes du rêve ou bien à des courants luttant les uns contre les autres dans la vie psychique du rêveur, courants dont chacun trouve, dans une certaine partie du rêve, une expression prédominante bien que non exclusive » (Freud, 1933, 39-40).

Les exemples que donne Freud sont celui de l'expression différemment déformée d'un même désir et celui de la conjonction de l'accomplissement du désir et de son châtement. Dans un certain nombre de cas, il m'a semblé que le rêve pouvait venir témoigner de la division du moi et de registres de fonctionnement clivés reposant sur un déni en cours de levée. Dans ces cas, la levée du déniclavage, présent sous forme figurée dans le rêve, permettait souvent dans un second temps le retour de souvenirs refoulés. Cette expression du clivage par le rêve exprimait un clivage du transfert, réalisant un rêve des transferts clivés. Il convient d'ajouter que le rêve ne pouvait figurer qu'un clivage travaillé dans la cure et au fond déjà levé. C'est un exemple de ce type que je me propose d'examiner.

Un transfert clivé

Le rêve ne saurait être interprété sans les associations du rêveur, hormis ses éléments symboliques, mais il me semble qu'il ne saurait dans le cadre de la cure être interprété sans le repérage du transfert. Le contre-transfert et le transfert de l'analyste sur l'analyse en sont des indicateurs. C'est pourquoi, avant de présenter le rêve de Catherine B., je souhaite dire quelques mots de la dynamique de la cure, telle que j'ai pu me la représenter, au cours des années précédentes.

Catherine B., une cinquantaine d'années, est en analyse depuis 6 ans. Mariée, mère de deux enfants, elle était venue me trouver pour une dépressivité au long

cours émaillée d'épisodes plus aigus avec intenses pensées suicidaires. L'adolescence de ses enfants et le décès récent de son père étaient les motifs actuels de sa demande.

C'était une femme à la présentation austère et peu féminine, parcimonieuse dans son expression, posée, soucieuse de maîtrise et dans les premières années de sa cure le besoin de contrôle prévalait dans ce qu'elle apportait en analyse. Si, au début de l'analyse le père de Catherine était présenté comme quelqu'un de mauvais avec qui elle avait été en conflit depuis l'adolescence et la mère comme un personnage « parfait », assez vite un renversement, à la faveur de retrouvailles avec des souvenirs d'enfance, était survenu débouchant sur une figure « bonne » du père et « mauvaise » de la mère. Un transfert narcissique phallique d'essence paternelle, étayant narcissiquement et libidinalisant, s'était développé alors même qu'il fallut des années d'analyse pour mettre au jour un transfert maternel archaïque. Ce dernier révélait un lien totalitaire à un objet maternel idéalisé et vécu comme omnipotent dont la différenciation s'avérait problématique, engageant au premier chef une dynamique mélancolique. Longtemps, la perspective de perte, de séparation et de différenciation d'avec cet objet mobilisée par les interprétations du transfert, menaçait de la précipiter dans une mélancolie que seules de sévères défenses obsessionnelles et quelques somatisations ponctuelles évitaient. Dans cette période de la cure, le contre-transfert de l'analyste a été mis à rude épreuve (Seulin, *L'excitation transmise*, 2005). Le lien dyadique avec la mère avait été maintenu pour des motifs historiques et pulsionnels complexes. L'histoire infantile de Catherine mettait en évidence une figure maternelle qui réprimait les affects de ses enfants, exigeait une soumission totale, un conformisme absolu, traquait pour les éradiquer les moindres mouvements de désir. La mère présentait comme modèles de vie les martyrs chrétiens dont elle racontait l'histoire le soir. Pour survivre, Catherine avait dû construire un faux-self répondant aux attentes de la mère, préservant un secteur vivant, pulsionnel et secret dont le père comme une nourrice très chère avaient été les objets vicariants. L'objet maternel avait marqué de son empreinte les modalités dont s'était construite l'auto-conservation chez Catherine. Elle exigeait le bannissement du plaisir avec l'objet comme condition de satisfaction des besoins des enfants. Ceci avait entravé l'étayage de la sexualité sur l'auto-conservation. Cet objet, vécu comme vital au sens de nécessaire à la survie, ne pouvait être perdu faute d'être devenu un objet de désir. Erigé dans la psyché de Catherine, incorporé oralement et analement, cet objet était source d'une identification aliénante. Identification narcissique secondairement pulsionnalised et transformant le plaisir de vivre en exigence d'idéalisation et ascétisme du moi. Catherine incarnait l'idéal du martyr dans une forme de narcissisme négatif pour être l'élue d'une mère divinisée et jusqu'alors intouchable. Ce que j'avais pu comprendre sans que nous ayons encore suffisamment pu le travailler, était que ce lien indissoluble à la mère permettait d'évincer l'ambivalence par rapport à l'objet comme la sexualité, en particulier l'exclusion de la scène sexuelle des parents. Au prix d'une aliénation à cette imago, Catherine faisait l'économie

d'un Œdipe triangulé et de la différence des sexes. La différence sexuée entre les parents avait été transformée en différence de qualité bonne et mauvaise, leur relation vue comme essentiellement économique, d'argent et non comme sexuelle. Ce tableau réalisait une bi-triangulation comme l'ont décrite J. L. Donnet et A. Green (*L'enfant de ça*, 1973). Le père, de mauvais avant la cure était devenu bon dans le transfert, la mère de bonne avant la cure, devenue mauvaise dans le transfert.

Dans l'année précédant le rêve que je vais rapporter, la mère de Catherine, placée en maison de retraite et très diminuée psychiquement, mourut. Catherine se sentit comme soulagée et, un concours de circonstances aidant, n'alla pas à l'enterrement. Au fil de l'analyse du transfert maternel, une différenciation entre l'imgo maternelle et l'analyste dans le transfert commençait à se développer, à mesure qu'évoluait parallèlement le transfert paternel dans un sens œdipien positif et l'identification au fonctionnement de l'analyste dans un transfert en double. En même temps, Catherine avait pu, après avoir pleinement éprouvé ses mouvements haineux vis-à-vis de la mère de son enfance, tenter de se représenter l'histoire traumatique de sa mère dont pouvait être déduite la haine de l'infantile et du pulsionnel chez cette dernière, comme effet d'une culpabilité œdipienne projetée sur ses propres enfants.

Le rêve de la Vierge métallique

À cette période de la cure, l'atmosphère des séances est paisible et dominée par un plaisir à travailler en commun. Ce sont mes vacances d'été, lors de la sixième année de la cure et Catherine éprouve « un désir de liberté » vécu comme effrayant en même temps que le transfert maternel la conduit à vivre mes vacances comme « imposées », ce qui mobilise sa colère. Au retour des congés, elle rapporte avoir pu donner une figuration à sa colère contre moi. Elle me voyait en Saint Sébastien percé de flèches qu'elle m'avait décochées. Cette image était tirée d'une représentation du Saint vue pendant les vacances. Cette pensée lui a fait du bien mais très vite, elle a senti qu'elle redevenait la petite fille « conformiste », l'enfant « parfaite, idéale ». Le tournant est apparu au décours d'une randonnée avec des chaussures mal adaptées. Elle s'est douloureusement blessée aux ongles des pieds, a beaucoup souffert. De « bourreau », elle est devenue « martyr ». Assez vite, en séance, elle réalise que c'est sa mère qu'elle aurait voulu percer de flèches mais ce mouvement pulsionnel meurtrier n'a pu tenir. À partir des pieds blessés, elle songe au difficile apprentissage de la marche dont elle retrouve des souvenirs. D'autres souvenirs d'enfance plus tardifs reviennent : elle désirait marcher pieds nus avec des cousins de son âge, ce qui avait provoqué le courroux et l'interdiction formelle de sa mère. Catherine repère une dynamique où il s'agit de tuer la mère martyr-bourreau, ce qui engendre une culpabilité intense qui déclenche aussitôt le retournement pulsionnel contre elle et la régression. Elle ne peut marcher seule.

En ce temps de reprise d'automne des séances, la succession des parents se termine. Dans le cadre de cette liquidation, Catherine est amenée avec sa fratrie à

vendre une maison de campagne à laquelle son père était très attaché. Catherine s'y rendait avec ses enfants quand ils étaient petits et son père se montrait affectueux avec eux.

Le travail d'élaboration du transfert maternel et de la dynamique auto-punitive va faire surgir la figure d'une statuette de la Vierge dans un rêve alors même que l'investissement sexué du père renaît comme la rivalité œdipienne avec la mère. Catherine a vu un film qui met en scène une famille dont la composition est identique à celle de sa famille nucléaire. Dans le film, un homme, le frère de la mère, est un malfaiteur en fuite qui se réfugie dans la famille. Il se révèle comme un oncle séducteur et en passe de devenir meurtrier de la fille aînée de la famille. Dans la nuit suivante, Catherine fait le rêve que je vais rapporter.

Le rêve : Elle est petite, dans un couloir, et voit au bout du couloir un homme qui veut étrangler une jeune fille adolescente. Près d'elle se trouve un reposoir avec des objets religieux. Elle prend une statuette métallique de la Vierge qu'elle jette sur l'homme pour qu'il cesse. Ce dernier n'est pas blessé mais se saisit de la Vierge. Une autre scène où elle cherche dans une maison quelqu'un à qui en parler mais il n'y a personne. Une autre scène où elle part en voyage avec sa fille et un homme chaleureux. Ils partent en calèche, elle se place près de l'homme. Elle ne sait si c'est son père, son mari ou bien moi. Une dernière scène qui se déroule dans une maison. Elle est dans une pièce où il y a beaucoup de meubles de bois et de boiseries. Le tueur de la première scène est là, seul avec elle. Il veut récupérer la statuette de la Vierge qu'elle détient. Il va l'étrangler, elle crie et s'éveille.

Catherine associe le tueur, abuseur du rêve, au reste diurne, l'oncle du film, puis à l'un de ses oncles paternels, un « bon vivant » qui passait dans la famille lors de ses séjours dans la ville de son enfance où il avait une maîtresse. La mère de Catherine détestait ouvertement cet homme qui « aimait les femmes ». Elle, enfant, l'aimait bien. C'était un séducteur. Puis Catherine repense à son adolescence où elle a subi l'amorce d'une agression sexuelle de la part d'un jeune homme. Elle se rappelle avoir eu des sentiments mêlés. Elle était à la fois effrayée et curieuse, excitée. Sa mère a toujours nié la sexualité. Songeant à la statuette du rêve, elle réalise d'ailleurs que, petite, elle voyait sa mère comme la Vierge.

Une figure produite par la cure

La figure de la statuette de la Vierge métallique apparaît comme le pivot du rêve circulant d'une scène à une autre et articulant les dimensions clivées du transfert. C'est une représentation condensée.

À mesure de la révélation progressive du transfert maternel, des démentis successifs portés par son interprétation, ne serait-ce d'ailleurs que par l'endurance de ses attaques sans rétorsion de ma part, l'inhumanité de sa mère, sa froideur (métallique), son emprise d'irreprésentables pouvaient devenir figurables, en particulier sous la forme de la statuette métallique de la Vierge qu'elle manipule dans le rêve. Si le choix de la Vierge se trouvait dans l'éducation religieuse de Catherine, cette statuette était porteuse de l'idéalisation absolue de la mère.

L'utilisation qu'elle en faisait dans le rêve et dans ses associations se référait à ses mouvements pulsionnels comme aux capacités symboliques et représentatives liées au travail de la cure, lui permettant de rêver « l'inrêvable » auparavant. Cette Vierge métallique m'est apparue comme résidu de l'analyse du transfert maternel à ce temps de la cure, un objet mélancolique circonscrit. Il s'agissait également d'une autre dimension renvoyant à la mère, maintenant réellement morte depuis quelques mois. Le travail accompli avait permis de retrouver les souvenirs vécus avec la mère, de faire naître une représentation de la mère sur laquelle la pulsionalité anale pouvait s'exprimer : Catherine détenait à présent cette mère dure, implacable, figée et inanimée dans un renversement de l'emprise subie. Construction mentale à deux émergeant du travail du transfert-contre-transfert, c'était aussi une figure fruit d'une chimère au sens de De M'Uzan.

« L'analysé et son analyste forment aussi une sorte d'organisme nouveau, un monstre en quelque sorte, une chimère psychologique qui a ses propres modalités de fonctionnement » (M. De M'Uzan, 1994, 39).

Mais la Vierge métallique est aussi la représentation d'un fétiche psychique, idéalisation d'un objet partiel anal, qui évite la confrontation avec la différence des sexes et la sexualité des parents, témoin de l'inélaboré encore du transfert maternel. Dans cette perspective, l'homme seul avec elle dans la pièce est un double spéculaire de la mère, un objet primaire excluant tout tiers.

L'interprétation du rêve et l'élaboration des transferts.

Ce travail, amorcé dès le récit du rêve va se déployer sur plusieurs mois enrichi bien sûr par l'apport d'autres matériaux.

L'entrepreneur du rêve

En dehors du film vu la veille, le contexte relationnel et actuel du rêve peut avoir été utilisé comme source de pensées préconscientes. Il s'agit de la confrontation récente de Catherine avec l'éveil sexuel génital de sa fille. Le frère de Catherine, un homme plus jeune qu'elle, à la vie sexuelle mouvementée et aux affaires douteuses de longue date peut venir figurer un « oncle » menaçant. Dans la période du rêve, il est d'ailleurs très présent dans les pensées conscientes de Catherine autour de la succession des parents et elle est fortement irritée de constater combien il cherche à obtenir plus que son dû et certains passe-droits dans la succession.

Le clivage et le sexuel infantile

Le rêve semble venir figurer le clivage et la réémergence du sexuel. Dans la première scène, Catherine, enfant, assiste à une scène primitive violente mais c'est aussi elle adolescente confrontée au sexuel génital, effrayée, curieuse et excitée. Elle jette la statuette de la Vierge métallique. Ce geste violent exprime la rage de

la perte de la mère fétiche, l'échec du déni du sexuel, et le dépit de la reconnaissance douloureuse d'une mère sexuée.

Dans la dernière scène, l'enjeu de la bataille est la mère fétiche que l'homme veut s'approprier. Le tiers est exclu, la sexualité génitale bannie. Catherine désire garder la mère immaculée pour elle.

La dimension transférentielle du rêve

Les scènes intercalées entre la première et la dernière scène où Catherine cherche en vain à parler à quelqu'un puis part en voyage avec un homme et sa fille, me semblent venir figurer le temps de la séparation de mes vacances d'été. Ici, me paraît s'appliquer l'interprétation que donne Freud des relations spatiales :

« Mais, c'est d'une façon générale que le travail du rêve transforme, quand c'est possible, des relations temporelles en relations spatiales et les figure en tant que telles » (Freud, 1933, 39).

En séance, nous pouvons travailler la dimension transférentielle actuelle de ce rêve. Je fais remarquer à Catherine qu'une pièce où il y a beaucoup de bois pourrait faire songer à mon cabinet dont le sol est en parquet, où se trouvent des bibliothèques et un bureau de bois. Elle acquiesce. De même, le couloir de son rêve renverrait au couloir qui permet d'accéder à mon cabinet, ce couloir emprunté par mes patients et aussi ceux de mon épouse dont le cabinet est à côté. Un couloir où circule un couple. Je lui dis : « Jeter la statuette de la Vierge sur un homme qui est avec sa femme, une figure venue relayer le jet de flèches sur saint Sébastien. »

Ces interprétations vont permettre à Catherine de s'interroger à la fois sur sa féminité, sur la sexualité et sur le transfert dont les polarités sont clivées. Deux espaces : le couloir et la pièce viennent représenter deux dynamiques clivées. Avant les vacances, se développait dans la cure une conflictualité liée à la reviviscence de l'exclusion douloureuse de la scène primitive et à la confrontation au sexuel des parents. La séparation des vacances mobilise de la haine et la conduit au repli sur une position d'emprise duelle, déniait le sexuel génital et la séparation. Le transfert clivé oppose l'homme agresseur sexuel -séducteur du couloir et le double dans l'emprise du cabinet. Ce double vient aussi, voulant lui arracher la statuette, figurer l'intrusivité passée de l'objet maternel. L'enjeu n'est plus sexuel génital mais celui de la conquête d'une possession anale. Il s'agit aussi, dans une réversibilité des positions, de son désir d'emprise sur l'analyste qui s'est absenté. Dans la réalité, cette représentation est alimentée préconsciemment par le conflit d'argent entre elle et son frère dans le cadre de la succession où règne une incertitude quant à l'affirmation d'un tiers régulateur. Mais il y a également l'enjeu d'argent dans l'analyse : Catherine doit bientôt s'absenter pour quelques séances et n'ose clairement montrer combien elle est irritée, contrariée de devoir payer les séances manquées. Enfin, je rappelle ici que cette scène n'est pas sans rapport avec

la théorie de relations purement « commerciales » entre son père et sa mère, théorie qu'elle construit en appui sur des scènes de disputes entre les parents à propos de l'argent quand elle était enfant.

Il est possible que les particularités du cadre matériel de mon activité aient facilité la révélation du clivage et la levée du déni. La coexistence dans le même lieu d'un espace de colloque singulier avec l'analyste, le cabinet, et d'un espace partagé avec un tiers, de plus mon épouse, le couloir, peut en avoir été le support.

L'émergence du féminin dans l'Œdipe et l'analyse du transfert maternel archaïque

La mère de Catherine n'était pas féminine me dit-elle et il lui revient le souvenir d'une femme, qu'elle eut deux années comme professeur au collège. Elle s'y était beaucoup attachée, cette femme était un « modèle de féminité » pour Catherine. Toute une activité d'élaboration de son identité féminine comme de son désir féminin pour l'homme et son pénis va se développer. Catherine s'intéresse à son apparence, se fait plus coquette. En même temps qu'un intérêt nouveau pour son mari se fait jour, elle rêve qu'elle prend la place de la femme qui est sa supérieure hiérarchique au travail et qui lui fait songer à sa mère.

Parallèlement l'analyse du transfert maternel archaïque se poursuit dans les mois qui suivent. À partir d'une situation irritante de « contrat d'exclusivité » avec une agence immobilière pour la vente de la maison de campagne de ses parents, je peux lui proposer l'image d'un « contrat d'exclusivité » avec sa mère dans lequel à la mère Vierge correspondait l'enfant soumise idéale. L'actualisation transférentielle se révèle à l'occasion d'un refus de déplacement d'une séance que m'a demandé Catherine, du fait d'une impossibilité de ma part. Elle me reproche ma « froideur », avoue son désir de me « manipuler » et la colère que ce soit impossible. Elle associe sur le « lien finalement durable » entre ses parents, sur leur intimité dont elle était exclue comme ici avec moi. Je reprends « Manipuler ? Comme la statuette de la Vierge métallique ? » Elle entend et pense à la dernière partie du rêve, elle me dit : « Je refusais de vous donner cette madone ». Tout à coup, Catherine ajoute que dans le rêve, elle refusait de se soumettre et perçoit aussitôt le paradoxe qu'elle énonce : rester soumise à sa mère dans sa pensée pour refuser une soumission actuelle à l'analyste.

Une levée de refoulement

Catherine va poursuivre son élaboration du féminin en même temps que sa vie sexuelle lui est beaucoup plus satisfaisante avec son mari. Cependant, elle se sent toujours en exigence de perfection et éprouve une culpabilité vive quand elle prend du plaisir. Chaque plaisir se paye moralement dans le déploiement exacerbé d'un masochisme moral qui rejoue sur la scène interne le conflit des motions œdipiennes. Ainsi, un jour, elle rapporte avoir eu un rapport sexuel très agréable avec son mari. Elle s'est sentie « libre », a pris beaucoup de plaisir. Peu après, elle a été envahie de culpabilité. Je lui dis : « Culpabilité d'avoir fait disparaître votre

mère ? » Catherine se récrie d'abord, puis me dis « Ma mère, je voudrais la lapider ! » Je lui fais remarquer que lapider sa mère, c'est attaquer quelqu'un de présent, de vivant, c'est vouloir faire disparaître. Ce n'est pas la même chose que la disparition accomplie de la mère comme lors des sentiments de plaisir et de liberté. Il lui revient alors un souvenir d'enfance. Vers 5 ans, elle était partie quelques jours chez un oncle paternel, dans un milieu familial chaleureux. Là bas, il y avait un petit garçon. Elle avait jeté des pierres à cet enfant. Elle « l'avait lapidé ». Brusquement, elle réalise que c'était juste après la naissance du fameux frère qui vient après elle.

La haine et les vœux de mort par rapport à une mère sexuée qui donne la vie à un autre enfant se manifeste. C'est aussi les vœux de mort du frère puîné qui s'expriment au travers du souvenir revenu. Nous pouvons penser que se retrouvent ici les affects et les souvenirs refoulés à l'origine des images violentes : percer de flèches saint Sébastien, jeter la Vierge métallique dans le rêve. La lapidation dans l'antiquité était pratiquée par de nombreux peuples pour des crimes variés. Ce châtiment collectif s'appliquait en particulier aux crimes de trahison et chez les Hébreux aux adultères. La mère pour qui Catherine n'est pas l'unique objet, qui l'a trahie et lui est infidèle, doit être lapidée. Ce châtiment condense à la fois l'attachement exclusif à l'objet maternel et la reconnaissance douloureuse de l'autre de l'objet. À la valence œdipienne très forte s'adjoint l'accrochage à une position défensive dyadique sans doute en lien avec le cruel sentiment de n'avoir jamais comblé la mère.

Renaissance du fantasme

Faire disparaître l'objet va devoir se revivre dans le transfert. Ce sera peu de temps après le retour du souvenir de la « lapidation ». Catherine participe à un atelier d'écriture et, sur le thème de l'autobiographie, elle devait écrire la biographie imaginaire d'une personne dont le nom comportait, assemblées autrement, les mêmes lettres que le sien. À la fois elle et pas elle, un double. De façon apparemment machinale, elle a choisi l'histoire d'un homme et tout en conservant les lettres de son nom, elle lui a donné mon prénom. Cet homme disparaît lors d'un accident, c'est aussi l'histoire tragique de son plus jeune frère, mort quand Catherine avait une vingtaine d'années. Telle qu'elle a écrit la fin de l'histoire, les autres participants lui ont fait remarquer qu'on ne sait s'il s'est suicidé, a péri accidentellement voire a été assassiné. Catherine prend la mesure du meurtre accompli de l'analyste dans sa fantaisie diurne, cela l'inquiète mais lui permet de songer à notre séparation possible et à finir un jour l'analyse. Le détour par un double masculin permettait de réaliser ce qui avait été impossible avec la mère, à savoir le meurtre de l'objet accompli dans le fantasme donnant naissance au monde du fantasme comme à l'objet dans son altérité singulière (D.W. Winnicott, 1971). Ce sera l'amorce d'une reprise plus structurante de l'Œdipe.

Un point de vue sur l'interprétation du rêve dans la cure.

À partir de l'exemple du rêve de Catherine, il me semble que plusieurs dimensions de l'interprétation du rêve dans la cure doivent être prises en compte dans notre pratique.

- Le travail d'interprétation doit certes permettre à partir du contenu manifeste du rêve d'en découvrir les pensées latentes reliées aux désirs et aux souvenirs refoulés. Pour ne reprendre que quelques aspects du rêve de la Vierge métallique de Catherine, il apparaît que l'oncle criminel du film vu la veille, reste diurne, a été relié par le travail associatif au frère, « oncle » menaçant pour la fille de Catherine, et dans l'enfance, à un oncle paternel amateur de femmes, enfin à un autre oncle chaleureux chez qui s'était produite la scène refoulée de « lapidation » du petit garçon représentant le frère. L'expression du désir agressif et de la curiosité sexuelle infantile par rapport à la scène primitive mais aussi la haine du puîné se figuraient dans la scène du rêve où Catherine enfant jette la statuette sur l'homme agresseur sexuel. Une autre piste associative convergeait avec la précédente à travers la confrontation à la vie génitale de sa fille et le souvenir ambivalent d'une agression sexuelle quand elle était adolescente. La scène de la pièce avec du bois se liait sans peine aux souvenirs d'emprise maternelle, aux désirs d'emprise en retour, activés par les enjeux d'argent actuels avec le frère haï. Elle mettait en scène la fixation régressive à une relation anale pathologique à sa mère dans un refus de donner la statuette-fécès-enfant-cadeau à l'adulte.
- Mais ce travail d'interprétation ne peut se passer de sa dimension transférentielle et de l'analyse du transfert dont le contexte particulier est celui de la double actualisation de la problématique de la séparation. C'est la reprise des séances après l'absence de l'analyste en raison de vacances et se profile la perspective d'une courte absence de Catherine qui va manquer des séances. La structure et la forme du rêve sont en grande partie déterminées par le transfert qui définit les conditions de la scène du rêve et de l'activité représentative. Les paramètres du cadre de la cure permettent la mise en scène du transfert : le couloir, signe de l'existence du tiers de l'analyste, sert de support aux mouvements pulsionnels et aux souvenirs en lien avec la fantasmie de scène primitive, le cabinet, espace clos de l'échange à deux, où se traitent les questions d'argent, sert de support à la figuration d'une scène duelle de relation anale marquée par l'emprise.
- Mais il y a plus à mon sens. Le transfert de l'analyste sur l'analyse est à l'origine d'une dynamique identificatoire chez Catherine. Elle devient ainsi un double auto-érotique de l'analyste, prenant plaisir aux découvertes de son fonctionnement psychique. Cela ne concourt-il pas à faire du rêve dans son ensemble une mise en scène des pensées sur le déroulement temporel des mouvements pulsionnels dans la cure, autour de la confrontation à la problématique de la séparation ? Le rêve se ferait ici mise en scène de l'actuel de la dynamique de la cure renvoyant aux butées historiques dans l'élaboration pulsionnelle.

- L'interprétation du rêve, travail conjoint de l'analysant avec l'analyste favorise l'éclosion d'une arborescence associative stimulant l'activité pré-consciente, enrichissant son champ. Ce travail est à la fois une source et un effet de la transitionnalité interne entre les systèmes psychiques. Sous ce jour, on peut penser que Catherine a pu créer-trouver la représentation de la statuette de la Vierge, une figure transitionnelle entre des dynamiques clivées du moi dont l'enjeu était le déni du tiers. Il ne s'agit pas en effet de simple isolation entre les deux scènes, ni non plus de la figuration régressive anale d'une relation génitale. À mon avis, la dernière scène vient dénier la première et non l'exprimer sur un mode anal, l'analité n'est ici qu'un moyen de l'action du déni.
- Le rêve vient mettre en lumière l'effet cumulatif et potentialisant des traumatismes. La violence mobilisée par le conflit œdipien réactive l'échec dans la relation maternelle primaire. Echec justement de l'illusion du trouvé-crée winnicottien, de l'expérience d'omnipotence et donc de la transitionnalité qui en découle. Aucune aire de partage entre Catherine et l'objet. Le tissage transitionnel grâce à la cure et au transfert opère par la mise en relation des registres dynamiques distincts à travers la figure de la statuette de la Vierge métallique. Au fond, l'expérience de conquête d'une transitionnalité dans la cure, si elle ne permet pas de réparer pleinement l'expérience d'omnipotence dont on peut penser qu'elle a manqué avec le premier objet, donne néanmoins naissance à des figurations intermédiaires, d'ailleurs puisées dans la culture, qui permettent une plus grande communication entre les systèmes, une levée des clivages. Le travail d'interprétation de ce rêve va d'ailleurs accroître chez Catherine les capacités d'humour et de jeu.

En conclusion

Au-delà des contenus, le rêve et son interprétation doivent être pensés comme indicatifs des formes énergétiques et structurelles de l'élaboration pulsionnelle. Le processus primaire avec la figuration, le déplacement et la condensation est au service de l'expression des traces mnésiques, des contenus de souvenirs et des désirs inconscients. Mais il est aussi témoin de la nature comme de la place de l'objet pulsionnel. À la censure et à la déformation au service de la défense de refoulement, il conviendrait d'adjoindre dans le travail de l'interprétation la prise en compte de formes de défenses telles que le déni et le clivage. L'agencement structurel du rêve manifeste et les caractéristiques de l'objet pulsionnel dans le rêve, au regard de l'universalité du tiers, en sont les indices.

christian seulin
10, rue renan
69007 lyon
france

Bibliographie

- Donnet, J.L., Green, A., 1973, *L'enfant de ça*, Éditions de Minuit.
- Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, traduction de I. Meyerson, PUF, 1967.
- Freud, S., 1916-1917, *Introduction à la psychanalyse*, traduction S. Jankélévitch, Petite Bibliothèque Payot, 1961.
- Freud, S., 1933, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, traduction R-M Zeitlin, Gallimard, 1984.
- Freud, S., 1937, Constructions dans l'analyse, in *Résultats, idées, problèmes 2, 1921-1938*, traduit de l'allemand, PUF, 1985, 269-281.
- De M'Uzan, M., 1994, *La bouche de l'inconscient*, Gallimard.
- Ogden, T.H., 2005, L'art de la psychanalyse: rêver des rêves inrêvés et des pleurs interrompus, *L'année psychanalytique internationale*, Georg Editeur, 77-97.
- Seulin, C., 2005, L'excitation transmise, *Revue française de psychanalyse*, T. 69, 1, 203-215.
- Winnicott, D.W., 1971, L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications, in *Jeu et réalité*, traduction C. Monod et J.B. Pontalis, Gallimard, 1975.